

ravisante jeune fille, de dix-sept ans à peine, aux grands yeux bleus et rêveurs et aux cheveux châtains et ondulés ; une de ces têtes douces, pures, extatiques, comme soul, le génie de Raphaël est parvenu à en créer, et que tout autre pinceau que le sien eût été impuissant à fixer sur la toile.

En apercevant le ministre, la comtesse fit un mouvement de joie, et, après avoir, d'un geste, ordonné à la domestique d'emmener l'enfant, elle indiqua un siège à maître Robert Graindorge, et l'invita à s'asseoir, ce que celui-ci fit aussitôt, non sans avoir, au préalable, respectueusement salué sa noble patronne.

— Vous voici donc, maître Graindorge, lui dit-elle gaiement. Savez-vous, messire, que je commençais à fortement m'inquiéter d'une si longue absence ?

— Madame la comtesse daignera m'exouser ; elle me pardonnera, j'en suis convaincu, lorsqu'elle saura que si je suis resté pendant ce long temps au dehors, c'est que j'ai été retenu par des affaires qui l'intéressent particulièrement.

— Que voulez-vous, dire, maître Graindorge ? Ces paroles problématique piquent vivement ma curiosité.

— Madame, j'avais été prévenu, il y a quelques jours déjà, qu'un courrier, porteur de dépêches pour vous, devait arriver ce matin à Paris.

— Ah ! fit la comtesse, en échangeant à la dérobé un regard avec la jeune fille assise près d'elle. Et ce courrier est arrivé ?

— A trois heures du matin, oui, madame, fit le ministre en étouffant un soupir à l'adresse du pauvre sergent La Prairie.

— Et voilà tout ?

— Pardonnez-moi, ce courrier était porteur d'une lettre de M^{me} la duchesse de Rohan pour vous. Cette lettre, la voici.

Il la sortit d'une poche de côté de son habit, et la présenta respectueusement à la comtesse.

Celle-ci prit la lettre.

— Comment se fait-il, dit-elle, que vous me remettiez cette lettre aussi tard, puisqu'elle est arrivée d'aussi bonne heure, ce matin ?

— Hélas ! madame la comtesse, ceci tient à des circonstances complètement indépendantes de ma volonté, croyez-le bien. Je ne l'ai reçue que fort tard ; aussitôt qu'elle m'a été remise, je me suis hâté de vous l'apporter.

— Je n'en doute pas, maître Graindorge, cependant, vous conviendrez avec moi que tout cela est fort désagréable.

— Fort désagréable, reprit-il comme un écho, en baissant tristement la tête.

Jeanne du Luc était bien jeune encore. C'était une enfant gâtée dans toute l'acception du mot. Quoiqu'elle fût excessivement bonne et qu'elle aimât beaucoup maître Graindorge, dont elle connaissait le caractère élevé et le dévouement à sa personne, cependant nous devons avouer qu'elle saisissait avec un malin plaisir toutes les occasions qui se présentaient à elle de taquiner le digne homme : taquinerie qui rendait celui-ci fort malheureux, parce qu'il prenait au sérieux tous les reproches, même les plus saugrenus qu'il passait par la tête de la folle enfant de lui adresser.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Oui, c'est fort désagréable ! Ainsi voici une lettre qui m'est adressée par ma bonne amie, madame la duchesse de Rohan...

— J'ai eu l'honneur de le dire à madame la comtesse.

— Savez-vous ce qu'elle contient, cette lettre ?

— Je l'ignore, madame, je ne me serais pas permis d'en

briser le scel, mais je suppose qu'elle doit être fort importante.

— Très-importante en effet, maître Graindorge. Cette lettre me prévient de l'arrivée de mademoiselle Blanche de Castelnau-Chalosses.

— Ah ! fit le ministre complètement ahuri, mademoiselle Blanche de Castelnau... en effet... je... je... Madame la comtesse m'exousera, mais je ne comprends pas du tout.

— Comment ? vous ne comprenez pas que cette lettre est inutile maintenant.

— Inutile ! pourquoi cela ?

— Tout simplement parce que M^{lle} Blanche de Castelnau-Chalosses est arrivée.

— Ah ! elle est arrivée M^{lle} Blanche de...

— Castelnau-Chalosses, puisque la voilà !

Le ministre se leva tout effaré, salua respectueusement la jeune fille, puis il se rassit, en murmurant :

— En effet, puisque la voilà, elle est inutile !

Pour le coup, la comtesse n'y put tenir davantage elle partit d'un joyeux éclat de rire, ce qu'imita presque aussitôt la jeune fille.

La folle gaieté des deux dames était excitée encore par la mine piteuse du ministre, qui ne savait réellement plus quelle contenance tenir.

La comtesse réussit enfin à reprendre à peu près son sang-froid.

— Rassurez-vous, mon bon maître Graindorge, lui dit-elle affectueusement, je plaisantais, voilà tout.

— Ah ! fit-il en respirant, tant mieux, madame ! Ainsi, elle n'est pas venue ?

— Qui cela ?

— Mais, mademoiselle Blanche de Castelnau-Chalosses.

— Mais si, puisque la voilà et que vous l'avez saluée !

— Alors je n'y suis plus du tout, fit-il avec découragement.

Les rires recommencèrent. Cette fois les deux jeunes femmes s'en donnèrent à cœur-joie.

Mais la plaisanterie avait été cette fois poussée si loin que la comtesse fut punie par où elle avait péché, en ce sens qu'elle eut une difficulté extrême à rendre au pauvre homme son sang-froid et sa présence d'esprit.

La tâche fut ardue ; il fallut plus d'une demi-heure d'explications pour que la comtesse en sortit à son honneur ; puis lorsqu'enfin maître Graindorge fut complètement rentré dans la plénitude de ses facultés, la comtesse lui expliqua par quel concours de circonstances la duchesse de Rohan avait été amenée à la prier de se charger pour quelque temps de cette jeune fille.

Nous raconteront cette histoire en quelques mots.

Comme toutes les histoires vraies, elle était simple et touchante.

La famille de Castelnau est une des plus anciennes du Poitou. Son nom se trouve cité avec honneur à toutes les pages les plus glorieuses de notre histoire ; sous François I^{er} un Raoul de Castelnau fut tué à la bataille de Pavie, en faisant au roi un rempart de son corps.

Cette famille, très puissante à cette époque, non-seulement par ses richesses, mais encore par l'influence dont elle jouissait, dans sa province, fut une des premières familles poitevines qui embrassèrent la réforme.

En 1560, lors de la conjuration d'Amboise, dont le chef ostensible était La Renaudie, et le chef réel le prince de Condé, au nombre des vingt-sept barons, des onze comtes et des sept